

L'ADMINISTRATION A TRAVERS LE PRISME DE L'EXPRESSION DE L'IMAGINAIRE

Aïcha KASSOUL et Mohamed Lakhdar MAOUGAL
Maîtres de Conférences,, Université d'Alger.

RÉSUMÉ

L'expression de l'imaginaire a ceci de particulier, c'est de donner à voir à travers des formes esthétiques plus au moins finement élaborées et plus ou moins codées, des réalités sociales et politiques diverses allant des registres sérieux comme le drame , l'essai, au registre badin et léger comme la farce voire même la ménippée, sans oublier le conte, les récits, les fables, etc.

Nous avons voulu interroger ce qui, dans la littérature universelle, d'abord et succinctement, avait retenu l'attention des faiseurs d'images et d'expressions d'imaginaires concernant ceux qui avaient à quelque titre que ce soit la charge de la gestion de la collectivité sociale, l'administration.

Notre travail n'est pas exhaustif, mais plutôt sélectif et s'est intéressé aux expressions qui ont le plus ou moins de proximité avec les contextes de réalité sociale ou culturelle, qui ont parlé ou parlent encore à notre imaginaire, marqué par de longues traditions de consommation culturelle.

Trois types de textes seront approchés, somme toute succinctement :

- les textes qui parlent de l'administration ou de ce qui y ressemble dans des réalités sociales semi-féodales avec des régimes de gestion autoritaires et une administration figée, mortifère, aliénée et aliénante: le cas de la nouvelle " Le manteau " de Nicolas Gogol ;

- les textes qui parlent des relations interactives entre l'administration et les administrés dans la tradition connue et établie de la gestion de la cité arabo-musulmane. Nous présenterons quelques relations de " ruses " tirées d'un ouvrage anonyme mais renommé intitulé Kitab al Hiyal (Le livre des ruses ; XIIème s.) ;

- quelques textes contemporains d'auteurs algériens du XXème s. qui disent les rapports de l'administration avec les administrés et leurs effets (Kateb , Boudjedra, Mimouni, Djaout, etc.).

LE BLANC DE L'ADMINISTRATION

Aïcha KASSOUL

Maître de Conférences, Université d'Alger

Développer un discours critique de l'administration dans un lieu qui forme des administrateurs !

C'est un beau paradoxe qu'il nous plaît d'exploiter aujourd'hui en convoquant quatre écrivains étrangers l'un à l'autre, et dont la différence est d'autant plus exemplaire qu'elle les rassemble autour d'une même idée : l'univers des bureaux est un univers d'aliénation. Qu'il soit appréhendé de l'extérieur par Tahar Djaout ou de l'intérieur par Nicolas Gogol, Naguib Mahfuz et Rachid Boudjedra, l'espace "bureaucratique" est toujours réducteur, privant l'homme d'une réalisation existentielle.

Qu'il soit issu de la lointaine Russie du 19^{ème} siècle ou bien qu'ils soient contemporains originaires d'Égypte ou d'Algérie, les quatre romanciers, soucieux de la représentation du réel, ne pouvaient rester insensibles à une réalité incontournable, indispensable à l'être socialisé qui nous constitue, et dans laquelle le profane que nous sommes, craint souvent de pénétrer au risque de se perdre comme dans le labyrinthe de Kafka.

Le premier homme qui s'apprête à affronter une administration, prend forme sous la plume de T. Djaout. Héros de *Les vigiles*, il s'appelle Mahfoud Lemdjad et a reçu une formation d'ingénieur dans une université algérienne. Mettant à profit ses longues années d'études, il invente une machine à tisser qui en dit long sur son désir d'allier tradition et modernité. Obsédé par les images de son enfance qui lui rappellent sa grand-mère s'abîmant dans l'effort du tissage, il décide de

mettre au point une machine qui facilite la tâche aux femmes de son pays, dédiée à la mémoire de l'ancêtre décédée.

Fort de sa découverte, après des nuits et des nuits de veille solitaire et studieuse, Mahfoud se présente à l'A.P.C. de Sidi Mebrouk, pour faire breveter son invention. Première épreuve dans son parcours administratif : l'habituel planton qui ne supporte pas qu'on franchisse le seuil dont il a la garde, sans lui avoir fait comprendre combien il est puissant. Le gardien du temple tente de dissuader le jeune ingénieur de s'aventurer dans un lieu où il n'obtiendra rien de ce qu'il est venu chercher. En vain. Le jeune ingénieur lui résiste et fait du tapage, attirant l'attention d'un "chef" logé sur les hauteurs comme les dieux de l'Olympe. Invité à emprunter couloirs et escaliers, Mahfoud Lemdjad finit par être reçu par le responsable qui lui fait comprendre que sa demande est irrecevable. Une machine à tisser ! Peuh ! Si encore il s'agissait d'un engin extraordinaire ou d'un appareil de pointe. Mais là, une machine à tisser ! Qui pourrait s'intéresser à ce que font naturellement les femmes depuis l'éternité des temps ? Personne. De plus, cette machine, en fin de compte, ne servira qu'à bouleverser l'ordre des choses. Ce dernier argument restera secret car il est fondamental. Comme tous les fonctionnaires, le chef du service des inventions de l'A.P.C. de Sidi Mebrouk, est allergique à la nouveauté.

Tête basse, le savant éconduit quitte le lieu de sa défaite. Il passe devant le planton goguenard qui referme la porte derrière lui, ignorant qu'aux yeux de Mahfoud, c'est la porte de l'Algérie qui vient de claquer derrière lui. Une seule solution désormais : faire valoir son invention à l'étranger.

Une deuxième épreuve, et non des moindres, attend le personnage de T. Djaout.

Pour obtenir un passeport, il lui faut affronter dans l'effroi les services de daïra et de police. Inutile d'insister sur les affres endurées par notre héros qui finira par remporter une victoire remarquable sur l'adversité bureaucratique et quitter sa patrie pour des cieux plus cléments pour les inventeurs. Notons seulement qu'à une étape de son parcours, les choses risquaient d'aller trop bien dans la mesure où, tel

un naufragé perdu dans l'immensité de l'océan, Mahfoud avait aperçu sa bouée de sauvetage en la personne d'un ancien étudiant, présentement fonctionnaire à la daïra et très fier de rendre service à celui qu'il pourrait encore appeler "cheikh". Le pouvoir de l'ex-étudiant était heureusement limité, procurant à Mahfoud Lemdjad le contentement de celui qui se rassure à l'idée que l'ordre des choses est administrativement immuable.

Il n'est néanmoins pas déconcerté par cette manière d'être traité, la municipalité de Sidi Mebrouk lui en avait donné un avant-goût (...) quelques jours auparavant. Finalement, il aurait trouvé presque suspect de passer à travers des mailles bureaucratiques et policières d'habitude si serrées, surtout pour les gens de son espèce. Son échec remet sagement les choses en place.

Tout se passe comme si, vu de l'extérieur, l'appareil administratif apparaissait comme un monstre d'indifférence, de toute puissance et d'absurdité. Face à lui, l'homme est frappé d'incapacité totale, conservant seulement la faculté de comprendre un phénomène de rejet comparable à celui d'une greffe d'organe qui met en contact deux éléments incompatibles. Dès lors, il ne reste plus à l'homme pensant que la conscience d'avoir pénétré dans un monde vidé d'hommes.

Selon T.Djaout, en effet, le fonctionnaire est l'incarnation d'un circuit labyrinthique déshumanisé, aux couloirs rectilignes et interminables, aux murs silencieux. A l'uniformité de l'atmosphère du lieu, correspond l'uniforme de l'homme.

Cet homme est moustachu, il est insensible et inculte, le costume sans élégance, la cravate nouée de travers, les ongles encore noirs d'une activité de paysan ou de boutiquier. C'est l'homme sans personnalité et sans conviction, qui semble réunir en lui tous les critères de promotion : il commence au niveau le plus bas et gravit régulièrement et rapidement les échelons parce qu'il ne se sera jamais fait remarquer, ne possédant ni les idées ni le caractère qui pourraient attirer la foudre sur lui.

La charge de l'écrivain est terrible, condamnant comme à une fatalité d'espèce, la race des "travailleurs assis", caractérisée par la médio-

crité. Nous pouvons aisément la comprendre après avoir partagé un instant la dure existence de l'inventeur éconduit dans *Les Vigiles*. Libre à nous, à présent, de franchir le seuil interdit à Mahfoud Lemdjad.

Trois écrivains nous proposent de vivre, le temps d'une lecture, les aventures de trois employés de bureau : Akay Akakiévitch, héros de *Le Manteau* de Gogol, Anis Zaki, personnage central de *Dérives sur le Nil* de Mahfuz, et enfin le fonctionnaire anonyme mis en scène par Boudjedra dans *L'Escargot* entêté.

Le premier travaille dans un ministère localisé à Saint Pétersbourg, que l'auteur russe se refuse d'identifier. Akaky y est copiste et prend sa charge tellement à cœur qu'il passe sa vie à copier. Le jour au bureau, la nuit chez lui, il consigne des mots sur des feuilles blanches noircies, l'une après l'autre, par la plume inlassable.

En butte aux vexations de ses collègues le jour, il ne dort pas la nuit, obsédé par les lettres impatientes qui attendent d'être couchées sur le papier. Tout dévoué à sa tâche, les humiliations diurnes ne le touchent pas ou peu, le sommeil nocturne le laisse indifférent.

Ce n'est pas le sens du devoir qui anime ce fonctionnaire zélé - encore faudrait-il en être conscient ! ce qui n'est pas le cas de Akaky - mais une sorte de fièvre scripturaire que Gogol a voulu absurde dans la mesure où sa créature ne comprend pas le sens des caractères qu'il recopie. Quand bien même il y aurait quelque chose à comprendre - ce dont on est droit de douter vu la nature des documents administratifs livrés au copiste -, ce pauvre Akaky Akakiévitch n'est pas armé pour déchiffrer la signification des lettres qui se forment sous sa plume.

Aussi bien, toutes les données du texte gogolien signalent un enfermement proche de l'aliénation, dont le symptôme le plus visible est le dérèglement biologique sous forme d'insomnie.

Les mêmes symptômes identifient le fonctionnaire cairote imaginé par Naguib Mahfuz.

Anis Zaki est insomniaque dans une ville qu'il a décidé de désertier, s'inventant un univers propre : une péniche amarrée à une berge du Nil et sur laquelle il reçoit chaque nuit des amis. Ensemble, ils déri-

vent sur le fleuve immobile, dans l'atmosphère enfumée du narguilé qui, de main en main, passe inlassablement. Au matin, Anis Zaki a beau faire, il arrive toujours en retard au bureau.

L'absence de ponctualité n'est pas le moindre des défauts que lui reprochent ses chefs.

Anis Zaki n'est pas, à l'instar de son collègue russe, un employé modèle, loin s'en faut. Blasé et même cynique, c'est un homme qui refuse le monde absurde du papier, des fiches, des machines à écrire. Profondément marqué par la situation de son pays qui dérive, impuisant dans l'histoire des hommes, il rejette en bloc la normalité de l'espace social communautaire. Il choisit de vivre sur le mode du rêve alimenté par les brumes du hachisch mais surtout substantiellement nourri par la lecture. A la grande différence de Akaky Akakievitch, le personnage de Naguib Mahfuz est un homme cultivé. Il connaît le sens et la valeur des mots, tant et si bien qu'il ne voit aucun intérêt dans ceux qui devraient construire le quotidien de son activité professionnelle qu'il refuse.

Et comme pour mieux signifier l'inanité de l'existence "bureaucratique", l'écrivain égyptien fait commettre à son héros l'irréparable. Un jour, le cerveau plus enfumé que d'habitude, Anis Zaki prend place derrière son bureau, arme sa plume et commence à noircir les pages, l'une après l'autre, ne s'apercevant pas qu'au bout d'un moment, l'encre s'est vidée d'un stylo qui continue à courir inutilement sur le papier. C'est un rapport à blanc qui tombe sur la table du directeur et qui vaut à son auteur un coup de semonce qui n'aura rien de salutaire. Irrémédiablement, le fonctionnaire cairote se veut mauvais élève et finira par perdre son emploi.

Ce n'est pas du tout le cas de celui qui n'a pas de nom et qui est campé par Rachid Boudjedra dans *L'escargot entêté*.

Monsieur X est en effet, un employé modèle. Chef du service de dératization dans une ville menacée par l'envahisseur rongeur, il est d'une ponctualité sans faille et d'un sérieux remarquable. Convaincu que le salut de la cité est entre ses mains, il se donne à sa tâche jour et nuit. Jour et nuit, il met à jour ses fiches de renseignements sur l'en-

nemi, ne tardant pas à rejoindre le clan des insomniaques formé par Akaky Akakiévitch et Anis Zaki. Jour et nuit, il consigne des mots au hasard d'une existence paranoïaque qui lui donne l'impression qu'il est épié, persécuté. Immergé dans le monde du papier, son apparence finit par laisser transparaître son état de folie : des bouts de feuille dépassent de ses vêtements quand ils ne sont pas bien cousus au fond des poches, à défaut d'avoir été archivés par ici, par-là, au bureau ou chez lui. Chosifiés, les mots n'ont plus aucun sens. Ils n'en avaient pas davantage chez ses confrères russe et égyptien. L'univers littéraire de l'administration semble tourner à vide, vidé de la raison des hommes, identique à ces lieux d'internement où l'humanité se neutralise sous la lumière blafarde des néons aseptisés.

Nous comprenons bien à présent l'effroi de Mahfoud Lemdjad. Tout se passe, en fait, comme si les trois derniers récits donnaient raison au premier, confirmant la ligne d'exclusion entre un espace qui apparaît d'autant plus puissant qu'il est insensé, et celui des éternels vaincus, misérables laissés pour compte d'impuissance.

L'intérêt d'un tel affrontement est qu'il convoque deux paramètres discursifs incontournables en matière d'existentialité : le savoir et le pouvoir.

En vérité, ce n'est pas un hasard si le héros de Tahar Djaout est un ingénieur dont l'invention risque de perturber l'ordre d'une administration dont la pérennité est symbolisée par la blancheur mortifère de la page. Ce n'est pas un hasard si cette page reste blanche sous la plume d'un Anis Zaki qui est le seul, parmi les trois fonctionnaires, à être un adepte de la lecture qui vivifie l'esprit. Ce n'est pas un hasard si l'un et l'autre, par delà la barrière qui les sépare initialement, finissent par se retrouver à l'extérieur des murs d'un empire broyeur d'hommes.

A l'intérieur du palais, tout - êtres et choses-, est mis au service des institutions dont les rouages sont limités par la force de l'habitude et de la docilité qui est imposée non pas aux choses bien sûr, mais à l'homme. Face à un pouvoir désincarné - car les plus hauts responsables sont toujours invisibles, perchés généralement sur les hauteurs -

seul l'homme qui porte en lui un devoir absolu d'abnégation est acceptable.

Ce ne sont pas les Akaky Akakiévitch et les Monsieur X qui sont dangereux, serviteurs zélés d'une administration dont la représentation est très confuse dans leur tête d'aliénés. Le premier n'en a pas conscience, le regard rivé sur ses copies, tandis que le second qui fait l'effort de penser dans le monologue imaginé par Boudjedra, n'hésite à faire un aveu lourd de sens :

Dans mon service, je suis le maître. Mes supérieurs ont des charges politiques et sont trop pris pour s'intéresser à un jour d'absence. Ils me font confiance et ma fidélité à l'Etat est légendaire, à tel point que je me désintéresse de Dieu.

Hiérarchisée, l'administration a ses classes d'hommes, et à l'intérieur de chacune d'elles, l'enjeu est le même : le pouvoir. Un pouvoir qui consiste à surveiller et à réprimer depuis le planton jusqu'au petit chef de service. Pendant ce temps, les "grands chefs" s'occupent aux grandes œuvres dans les sphères élevées, confortés dans l'idée qu'ils échappent ainsi au contrôle et à la contestation, tels les Olympiens. Si de leur point de vue, la pyramide institutionnelle est avantageuse, elle l'est moins quand on la regarde de l'extérieur en compagnie de nos quatre écrivains.

Leur écriture, diversifiée dans la représentation et les angles d'attaque, signale une folie qui se manifeste dans la perte de repères et l'interruption de la communication entre les hommes. Tout "vrai" fonctionnaire a son maître - dieu d'autant plus puissant qu'il est invisible. Chacun est enfermé dans l'univers obsessionnel des fiches et du papier qui ne doit pas rester blanc. Aucun d'eux n'a une vie normale, entendue en termes de maison et de famille, d'amis et de relations sociales. Solitaires, les fonctionnaires zélés sont des esclaves maintenus dans un état proche de l'aliénation mentale comme Akaky Akakiévitch et le fameux Monsieur X qui finit son histoire en se constituant prisonnier après avoir écrasé un escargot.

C'est, semble-t-il, cette citadelle inhumaine que nos quatre auteurs ont décidé de prendre d'assaut, tel Prométhée acharné à défier les divinités inaccessibles.

Deux d'entre eux l'investissent de l'intérieur, nous plongeant dans un récit qui ne laisse aucune possibilité d'oxygénation dans le labyrinthe monstrueux du silence des mots et de la mécanique professionnellement vide. Les deux autres proposent une incursion de l'extérieur, avec une double contestation forte de la complicité entre un fonctionnaire et un simple citoyen.

Ces deux-là pensent et disent les choses, prenant le risque de se faire rabrouer ou licencier dans une situation où ils savent reconnaître leurs dieux et leurs maîtres. Ces deux-là refusent le pouvoir absurde qui n'existe que par l'aveuglement des hommes. Ces deux-là, bien entendu, parlent au nom de leurs deux autres frères égarés dans une tâche insensée.

Car on aura vite compris que Gogol, Mahfuz, Boudjedra et Djaout parlent d'une même voix quand il s'agit de dénoncer les méfaits commis par l'homme à l'encontre de l'homme. Le discours littéraire est unanimement dénonciateur lorsque les enjeux de pouvoir brident l'esprit du feu qui garantit l'épanouissement humain. Le discours littéraire est toujours subversif dans la mesure où il lui plaît de dire que le véritable pouvoir est celui du savoir qui brise les cercles qui enferment le génie qui couve en chacun de nous.

S'il fallait apporter la preuve que la littérature a bien souvent raison, rappelons-nous ce beau paradoxe par lequel nous avons commencé et qui nous a permis d'une certaine manière, de donner des coups de boutoir à l'institution qui forme les hommes de pouvoir. Tout s'est fait, hic et nunc, au nom du savoir que nous nous honorons de défendre aux côtés d'une administration ouverte aux lumières de la connaissance.

L'ADMINISTRATION DANS L'EXPRESSION DE L'IMAGINAIRE

Mohamed Lakhdar MAOUGAL

Maître de Conférences, Université d'Alger

“Idara”, substantif dérivé du verbe /adara / youdirou/ signifie entourer, encadrer, encercler, circonscrire et par extension de sens, contrôler. L'administration, au fil du temps est devenue une nécessité incontournable dans la gestion des sociétés policées, organisées, complexes. Son importance dans la vie quotidienne aussi bien des sujets que des citoyens est telle qu'elle a fini par forcer les créateurs et les producteurs d'imageries et d'expression de l'imaginaire à la prendre en charge dans et à travers leurs préoccupations, plus par fait de réalisme que par symbolique.

Mais l'administration c'est aussi un rapport d'interactivité entre les administrateurs et les administrés et ce quel que soit le système de gestion de la société. Aussi son expression dans l'imaginaire va-t-elle connaître une diversification assez intéressante à travers les âges, les espaces culturels et les aires civilisationnelles.

Dans la tradition textologique arabo-musulmane, l'administration en tant que forme de gestion plus ou moins autoritaire de la société apparaît dans un ouvrage anonyme du XII^e siècle sous le titre “ Kitab al hiyal ” (Le livre des ruses). Ce document comprend plusieurs chapitres relatifs aux rapports d'interactivité actantielle entre les gouvernants et les gouvernés, les souverains et les vassaux, les supérieurs et les subalternes, les administrateurs et les administrés, en un mot entre ceux que la barrière du pouvoir et de la décision sépare.

Nous nous sommes particulièrement intéressés au chapitre VII de ce livre, chapitre qui traite des ruses des vizirs, des gouverneurs et des gens de l'administration. Ce chapitre comprend quarante sections ou récits d'inégales longueurs. Nous en avons sélectionné une quinzaine en ce qu'ils ont un rapport très étroit avec la gestion interactive des rapports de pouvoirs et permettent de dégager une représentation de l'administration. Comme le titre du chapitre l'indique, il s'agit de relations de ruse, d'indirectivité, de duplicité. Le commun dénominateur est le pouvoir, la prise du pouvoir, sa conservation plus au moins rusée, sa consolidation ou sa perte. La question du pouvoir et de son exercice nous est apparu comme un invariant esthétique qui aura traversé les âges pour perdurer à travers les expressions de l'imaginaire à telle enseigne que nous retrouvons la même préoccupation sous la plume d'un écrivain contemporain, le professeur Abou Laïb Doudou de l'université d'Alger qui vient de publier un recueil de nouvelles en 1993 où l'administration tient une place de choix.

L'administration dont il est question dans ce "livre des ruses" est une administration d'un système politique monarchique. Elle ne fait pas mention d'un statut de citoyen mais rapporte des faits de sujétion et de vassalité. Les registres sous lesquels se manifeste et se caractérise l'administration dans le corpus que nous avons retenu, sont les grâces et les disgrâces, les manières de régner, la légitimité du souverain ou du suzerain, les impôts et les manières et les problèmes pour les percevoir et les faire rentrer, les rapports entre les différents statuts et les échelons qui structurent le tissu et l'organigramme administratifs.

Deux textes traitent des promotions et ruses pour obtenir une haute charge (vizir ou haut fonctionnaire voire préfet). La première réfère à l'usage d'un faux document qui légitimerait les prétentions d'un candidat. Il s'agit d'un faussaire spécialisé dans la fabrication des manuscrits (des faux bien entendu) qui confèrent la légitimité des prétentions. Ce texte parle d'un problème qui se situe en période abbasside entre 908 et 932, c'est-à-dire sous le règne du Khalife Al Mouktadir.

Quant au second des deux textes, il s'agit là encore de faire nommer un gouverneur (préfet) d'une province du Khorassan.

Une variante de ces deux textes, est celle qui pose le problème de la légitimité et du moyen astucieux de la faire reconnaître. Faire payer les impôts par une population revient, en fait à faire reconnaître la légitimité du pouvoir sur les populations.

Pour ces trois textes, le problème central revient au fait que le pouvoir administratif naissant dans une société bédouine et peu citadinisée a besoin de recourir à des stratagèmes pour légitimer son existence. L'administration n'est donc pas une chose naturelle à l'organisation humaine. Elle doit son pouvoir et son existence à des rapports médiatisés par la ruse quand ce n'est pas par la violence. Ainsi, le pouvoir administratif à travers les textes du XII^{ème} siècle étudié mais qui réfèrent tous à l'âge d'or de l'empire abbasside (VIII^{ème} - X^{ème} siècles) est plus fondé par et sur l'intelligence et l'habileté que par et sur la force.

Deux autres textes posent le problème de la fidélité du vassal au souverain. Il s'agit là d'un rapport ancien pour ne pas dire antique, c'est à dire de rapports subjectifs de clientélisme plutôt que des rapports mus par les règles statutaires des rapports institutionnels.

Enfin, un texte se particularise, concernant les compétences d'un responsable administratif qui recourt à la ruse pour persister, car il est illettré ou analphabète. Il s'agit de l'histoire d'un préfet qui se maintient en recourant au savoir de sa servante.

Traversant les âges, qu'est — ce qui a bien pu survivre et se maintenir de cette période d'expression de l'imaginaire.

Dans le folklore populaire qui a sans doute servi à transmettre contre l'usure du temps une certaine expressivité relative à ce chapitre, on note que la culture orale populaire a gardé de l'administration cette image de quelque chose qui n'est pas naturelle mais culturelle. Qui plus est, la représentation folklorisée de l'administration donne à voir que l'interactivité entre administrés et administrateurs est restée médiatisée par les rapports de la ruse à laquelle est venue s'ajouter toute une batterie d'ingrédients comme l'humour, l'ironie, la satire, le dénigrement etc...

Les contes populaires de Djeha relatent ses rapports et ses facéties avec les cadis, les mouhtassibs, le sultan et même les muphtis. C'est ce qui ressortira dans les farces du théâtre populaire et ou dans les poèmes ou dans les chansons du répertoire populaire.

Dans les " Isefra " de Si Mhand Oumhand, la critique de l'administration et de ses membres et responsables est cinglante, mordante et parfois insultante. Ainsi l'administration incarnant le pouvoir attire naturellement à elle tous les opportunistes et les calculateurs. Si Mhand Oumhand le dit sans détour.

«Je viens d'apprendre la nouvelle

Arrivée par lettre

De la montagne des Aït Iraten

.....

On a nommé un président

Il est venu officiellement

Et les crapules de courir à qui mieux mieux vers lui

.....

Les amins de concert

Puis les tamens

Sont venus lui offrir leurs demeures (Is n° 30 P. 151)

Le pouvoir perçu comme commandement est exprimé comme une avanie ou une infamie. Il est la faveur des vauriens

"Pauvre de toi homme sage

Tu maigris

Tu subis toutes les misères

.....

Le sort maintenant favorise la valetaille

C'est elle qui commande

Ce siècle est venu pour son bonheur (Is n° 42p. 163)

Dans la tradition des chants populaires colportés, cette image négative de l'administration persiste et se renforce par le côté satirique qui rappelle par moment les jugements du poète Si Mhand.

“ ...Quand le pouvoir sera aux mains d'un homme en savates
Portant ses provisions dans un vieux sac de peau

Celui qui rit, par Dieu ! versera des larmes

.....

Nous avons assez de cette administration de gueux,

De cette assemblée de malpropres

Ayant pour secrétaire une chouette... ”

Cette chanson kabyle écrite par Smaïl Azikkiou et relatant l'insurrection de 1871, n'épargne personne en ses multiples chapitres.

"Nous allons vous raconter, enfants,

L'histoire de l'assemblée (djemaa) des douze,

Dont le président est un coquin

.....

L'injustice a parcouru les tribus

Les villages et les fermes,

Sans même respecter l'habitant de la hutte.

.....

Ils convoitent les quelques figues d'une veuve.

Il n'y a plus de justice.

Leur marché est un lieu de déception.

.....

On vend la justice comme on vend un tissu ;

L'iniquité règne en maîtresse :

Comment espérer d'abondantes récoltes !

Dans la littérature savante, le prolongement de la culture populaire et des représentations de l'administration dans ce registre d'imaginaire montre qu'il existe chez certains auteurs une continuité qui montre l'ancrage dans la culture populaire des références chez ces mêmes auteurs modernes. C'est ainsi que chez le dramaturge Kateb Yassine, le voilà qui publie en pleine guerre d'Algérie, c'est à dire en 1959, une farce politique sous le titre provocateur : La poudre d'intelligence.

Dans cette pièce d'une grande ingéniosité un philosophe averti et malicieux, provocateur et séditieux, appelé Nuage de fumée, s'attaque aux représentants du pouvoir et à leur manière d'administrer les sujets, puisqu'il s'agit d'une farce qui se passe au temps des monarchies où le pouvoir central royal s'appuie moins sur celui des cadis qui lui sont soumis, que surtout sur celui des muftis qui le conseillent et l'aident à tenir en respect et dans la soumission les administrés. Le sultan et le mufti sont complices et veulent tenir le peuple en respect et surtout loin de toute agitation.

Le sultan : Mufti, l'heure est grave. La discorde s'est emparée des esprits. Chaque année, à chaque ramadhan, c'est la même agitation.

Le mufti : je fais ce que je peux. Je rétribue un muezzin chargé de scruter le ciel, et d'annoncer ponctuellement la fin de jeûne. J'envoie chaque année des messagers au Caire et à Tunis, pour consulter les plus grands Oulémas. Le malheur, c'est qu'ils ne sont jamais d'accord !

Le Sultan : Je sais tout cela, mais le peuple n'a pas à le savoir.

(Berné par Nuage de fumée, un marchand s'emporte au tribunal devant le sultan et gifle le philosophe. Le sultan complice du marchand exprime son dépit).

Le sultan : Du calme, ce n'est rien. Du calme. Marchand, tu as eu tort de t'emporter. Tu m'as mis dans un mauvais cas. J'étais tout disposé à te donner raison, et voilà que tu transformes l'accusé en plaignant ! Mais nous t'excusons. Ton indignation nous semble légitime. Allons, retire-toi, va prendre de l'air. Nous reprendrons cette affaire quand tu retrouveras ton sang-froid. Va, mon ami, ne crains rien. Nous ne sommes pas dupes.

Le Chœur (murmurant): C'était à prévoir. Le sultan couvre la retraite du marchand. C'est dans l'ordre des choses...

Avec Abou Laïd Doudou, la représentation de l'administration dans l'imaginaire des créateurs de l'Algérie indépendante, prend à bras le corps le problème par des aspects très connus et médiatisés aussi bien par le théâtre comique (sketch contre la bureaucratie, etc.) ou par le cinéma, que par la presse à travers surtout le courrier des lecteurs qui étale ce fléau depuis plusieurs années déjà.

Dans un recueil publié en 1993 sous le titre éloquent : Des profondeurs de l'Algérie, tableaux de mœurs, Doudou a consacré trois nouvelles ou récits au phénomène bureaucratique qui caractérise l'administration et sa gestion des affaires publiques ; ces trois textes dont les titres sont :

L'administration	pages	170 à 175
Ahl el Koursi	pages	180 à 183
La bureaucratie	pages	28 à 30

Dans le texte consacré à la bureaucratie, il s'agit de réflexions et d'observations d'un bureaucrate dans l'exercice de ses fonctions qui est sollicité par un citoyen pour une affaire de transfert de devises pour son fils étudiant non boursier à l'étranger. La nouvelle, ramassée et condensée, expose le regard d'un bureaucrate sur un administré et cela derrière le guichet, à l'occasion d'une démarche sensible sur une question délicate qui laisse au bureaucrate tout le loisir de montrer sa toute puissance autant que son indifférence face à la mise à épreuve de la patience du citoyen en attente d'un service public : la constitution du dossier, la validité des papiers et des documents, etc...Le but du bureaucrate, finit par conclure le narrateur, c'est de casser l'esprit de revendication et de résistance du citoyen et de faire en sorte qu'il devienne soumis à un diktat absurde et kafkaïen. Il y a également, dit Doudou, un malin plaisir du bureaucrate à exercer un pouvoir que lui confère le fait d'être derrière un guichet qui, bien que vertical, a vocation d'obliger l'administré à adopter une position horizontale et à "se coucher" pour pouvoir régler son problème.

Dans la deuxième nouvelle ou le second récit, le thème de la promotion dont il avait été déjà question dans le livre des ruses se retrouve, ici, fonctionnalisé. Un sous-directeur, dans un établissement d'enseignement, est obnubilé par la promotion. Il veut coûte que coûte devenir directeur et jouir du pouvoir de faire et défaire, de mettre et de démettre. Il lui faut passer une thèse de doctorat. Il sait qu'il n'en a pas les moyens intellectuels, ayant pu l'éprouver auparavant en se faisant rédiger un magister qu'il avait payé et qui devait lui servir à devenir sous-directeur. Il s'adresse pour ce faire à un enseignant qui refuse ce service obligé et contraint. Ce dernier fait alors l'objet d'une surveillance particulière et de beaucoup de tracasseries administratives, sans résultats. L'enseignant est un modèle de rectitude, de régularité et surtout de ponctualité ; Impossible de le coincer ni de lui enlever des journées de son salaire pour retard ou absence. Le sous-directeur imagine alors de faire un rapport à la tutelle dénonçant l'enseignant pour ses fréquentations de services culturels étrangers et dans le même temps d'écrire une lettre anonyme aux services de sécurité du pays pour dénoncer l'enseignant récalcitrant comme étant un agent à la solde de l'étranger. L'enseignant est alors obligé de s'absenter un jour pour répondre à la convocation des services et le sous-directeur se frotte les mains, tout en sachant la véritable raison, d'avoir la possibilité d'enlever à cet enseignant peu compréhensif la journée de salaire car l'enseignant ne pourra ni protester ni avertir ses collègues pour leur dire les raisons réelles de son absence.

Ainsi donc, l'image de l'administration telle qu'elle est représentée par les créateurs et les faiseurs de discours d'imaginaires, pose d'épineux problèmes que le courrier des lecteurs avait mis à jour et continue à exposer ostentatoirement encore depuis des lustres et qui se présentent comme une explication plausible de l'usure de l'image de marque non seulement de l'administration mais de l'Etat en tant qu'institution tutélaire. A part le texte katébien qui met face à cette machine inhumaine et implacable une batterie d'attitudes alliant la ruse au persiflage, les créateurs d'imaginaires et de ses expressions ne semblent nullement intéressés par la présentation de solutions, même à titre imaginaire comme si l'épée de Damoclès reste suspendue, plus

tranchante que jamais au-dessus de leur conscience, surveillant et contrôlant jusque dans les abysses de leur inconscient ou de leur subconscient les projets de discours sur ce chapitre.

La littérature universelle semble avoir consigné cette commune attitude comme une espèce d'invariant esthétique qui dit de manière indirecte voire suggestive, la toute puissance de ce pouvoir incontrôlé et incontrôlable contre lequel toutes les formes de médiation et de contrôle n'auront servi qu'à atténuer momentanément et conjonctuellement les rigueurs d'un comportement particulièrement marqué par l'absence de toute considération pour les sentiments, pour l'humanité. Le labyrinthe kafkaïen semble ne reconnaître que les voix de la soumission, de la supplique, de la composition avec un ordre où la raison de gestion a fini par bannir toute autre raison au nom de l'efficacité, au nom de la règle, au nom du règlement.
